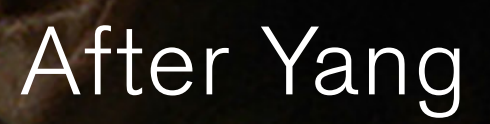
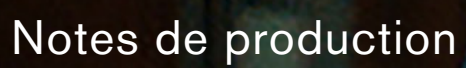


The A24 logo is displayed in a white, stylized serif font. The 'A' and '2' are connected, and the '4' is a simple, clean design. The logo is positioned on the left side of the image, over a dark background.

A24

The title 'After Yang' is written in a white, clean sans-serif font. It is positioned on the right side of the image, over a dark background.

After Yang

The text 'Notes de production' is written in a white, clean sans-serif font. It is positioned at the bottom left of the image, over a dark background.

Notes de production

Synopsis 4

Notes de production 5

Credits 14

France

Laurence Granec & Vanessa Fröchen

presse@granecoffice.com

+33 01 4720 3666

101 minutes

PG

Etats-Unis

Anglais

Couleur

Internationale

Jaime Panoff

jaime@a24films.com

+1 646 568 6015

Ventes

intl@a24films.com

Synopsis

*Lorsque le grand ami de sa fille unique,
l'humanoïde Yang, tombe en panne,
Jake (Colin Farrell) tente de le réparer.*

Jake découvre alors des pans de sa vie qui lui échappent.
C'est l'occasion pour lui de resserrer avec sa femme
et sa fille des liens qu'il n'avait pas vu se distendre.

Notes de production

L'élaboration du scénario

Un passage particulier du livre de Walker Percy *Le Cinéphile* hante le cinéaste Kogonada depuis toujours. « La quête, c'est ce que n'importe lequel d'entre nous entreprendrait s'il n'était pas absorbé par le train-train quotidien. [...] Être conscient de la possibilité de la quête, c'est être sur une voie. Ne pas être sur une voie, c'est connaître le désespoir. » Le cinéaste s'en explique : « Je suis revenu à cette idée pendant l'écriture et le tournage de *After Yang*, plus particulièrement en pensant au père qui a du mal à se sentir en prise sur le monde. » Cette tension entre un besoin de partir non exprimé et les attaches qui retiennent au foyer est déjà au cœur du premier film de Kogonada, *Columbus* (2017, inédit en France). Sous les brises de fin d'été, dans une ville tranquille d'Indiana qui est aussi une improbable Mecque de l'architecture moderne, les personnages se débattent avec les responsabilités familiales qui les retiennent. Pourtant, lorsqu'une ouverture se présente, chaque personnage trouve sa voie.

« Pour moi, *Columbus* débordait d'émotions, mais des émotions d'une grande douceur, confie Colin Farrell, tête d'affiche du nouveau film de Kogonada, *After Yang*. « L'espace m'emplissait et j'éprouvais de la tendresse, de la compassion pour cet espace. J'ai l'impression que Kogonada ressent cela en tant qu'être humain et réalisateur. Je retrouve cela dans *After Yang*. J'ai adoré travailler avec Kogonada. » *After Yang* marque, à bien des égards, une évolution dans le cheminement artistique du cinéaste. C'est un récit de science-fiction : un conte sur les humanoïdes, l'intelligence artificielle et le clonage, le tout dans un futur singulier. Comme dans *Columbus*, le cinéaste porte une attention particulière aux distances physiques et affectives, au poids des obligations familiales et aux paysages intérieurs de la mémoire, du temps et de l'identité. « Tout film

de science-fiction qu'il soit, *After Yang* est ancré dans notre quotidien », affirme Kogonada.

« Je n'imaginais pas à l'époque de *Columbus* que je tournerais ensuite un film de science-fiction, poursuit-il. Je n'avais jamais eu cela en tête. Quand je regarde des superproductions du genre, dans lesquelles le monde entier est en péril, je m'interroge souvent sur la vie quotidienne des personnages : que font-ils dans ce paysage ? À quoi ressemble leur vie de famille ? » Le cinéaste a fini par découvrir une histoire offrant cette intimité : *Saying Goodbye to Yang*, une nouvelle d'Alexander Weinstein tirée du recueil *Children of the New World*, paru en 2016. Un recueil qui figurait sur la liste des Cent livres de l'année du *New York Times*. Theresa Park, l'une des productrices de Kogonada, lui a soumis ce livre, pensant qu'il s'intéresserait à une autre nouvelle du recueil, mais c'est l'histoire de Yang qui a retenu l'attention du cinéaste.

« Elle m'avait invité à lire tout le recueil, se rappelle Kogonada. J'ai été frappé par la première nouvelle. C'était l'histoire d'une famille aux prises avec un robot en panne qui, dans le futur, tient plutôt de l'appareil électroménager ou du gadget éducatif. Ce qui, au départ, semble être une banale source de contrariété pour un père de famille prend une tournure existentielle. » Dans la nouvelle, une famille américaine progressiste a adopté une fillette chinoise. Un matin, les parents découvrent que l'assistant humanoïde qu'ils ont acheté – une sorte de grand frère auquel ils ont donné le nom de Yang pour ancrer leur fille dans la culture asiatique – est en train de « buguer » : il se cogne la tête de manière répétée dans son bol de céréales. Pourra-t-on le réparer avant que l'enfant ne pique une crise ? L'histoire est racontée par le père, qui passera sa journée

en discussions improductives avec des services après-vente. Il finira par découvrir quelque chose de plus profond.

« La plupart du temps, dans ce genre d'histoires, c'est le dispositif d'intelligence artificielle qui veut devenir un être humain, dit Kogonada. Mais dans cette nouvelle, c'est l'inverse : un humain est confronté à la perte et essaie de comprendre la valeur d'un non-humain. Dans l'esprit du père, c'est juste une machine. Il est frustré parce que cet appareil coûteux est en panne et qu'il doit le réparer. Mais cela l'amène à s'interroger sur la valeur de l'existence. » La nouvelle d'Alexander Weinstein se passe dans le futur, à Detroit, où l'hostilité à tout ce qui vient d'Asie, et pas uniquement aux voitures d'importation, est palpable ; une guerre économique a enflammé les tensions raciales. « Weinstein a traité le sujet de manière vraiment subtile », dit Kogonada. Le sous-texte de l'histoire l'a en effet interpellé en tant qu'Américano-asiatique et père adoptif d'enfants coréens. « Au début, j'ai pris pour argent comptant l'appartenance ethnique de Yang. Mais plus j'explorais l'idée que je me faisais de lui, plus il devenait évident que son asianité était un produit fabriqué par une entreprise. Il était une *construction intellectuelle* de l'asianité. De façon étrange, je pouvais m'y identifier. »

La brièveté de l'histoire l'a aussi séduit : « Elle se déroule pratiquement sur une journée, elle est merveilleusement bien construite, très bien écrite. Je savais qu'elle me donnerait toute la latitude nécessaire pour explorer ce qui me préoccupe. Que signifie être, pas nécessairement appartenir au genre humain, mais exister ici et maintenant ? » Les nouvelles ont toujours été des sources d'inspiration fertiles pour le cinéma. Dans la fiction d'anticipation, cette tradition remonte à *2001. L'Odyssée de l'espace*, inspiré notamment d'une nouvelle d'Arthur C. Clarke *La Sentinelle*, étoffée de manière très créative pour les besoins du film. On pense aussi à *A.I. Intelligence artificielle*,

inspiré d'un texte de douze pages seulement, *Des jouets pour l'été* (*Supertoys Last All Summer Long*) de Brian Aldiss.

Après avoir sérieusement envisagé de tourner à Detroit, où il s'est même rendu, Kogonada a abandonné l'idée de situer l'histoire dans un endroit précis. « Je me suis mis à envisager le film du point de vue des intérieurs, pour construire le monde de l'intérieur vers l'extérieur, explique-t-il. Au début, j'ai imaginé que l'on ne pourrait voir le monde extérieur que par son reflet sur un encadrement de porte ou sur une vitre. On a fini par intégrer quelques prises de vue en extérieur, mais c'est avant tout un film d'intérieur. » Ces intérieurs confortables ne devaient pas être parés de l'équipement futuriste typique des films de science-fiction classiques. « Je ne voulais pas voir d'écrans et de moniteurs partout, se rappelle Kogonada. Je voulais que la technique soit invisible. Ni câbles, ni boutons. Je voulais un futur qui soit organique, avec plus de bois que de métal, un futur 'défuté' à la suite d'une catastrophe climatique. » Sans jamais entrer dans les détails, Kogonada a créé une toile de fond inquiétante pour conserver la référence à la société effrayante du récit de Weinstein. « Detroit et Chicago n'existent plus, toutes les villes ont été abandonnées ou défigurées par la catastrophe. Le premier jet du scénario d'*After Yang* a été écrit très vite, en trois mois environ, estime le réalisateur. Des personnages sont venus enrichir la nouvelle, ainsi que la mystérieuse histoire de Yang.

Le choix des acteurs

Après avoir donné un nom au narrateur de Weinstein et avoir étoffé le personnage de Jake pour en faire davantage qu'un apprenti détective – qui était Yang, au juste ? –, Kogonada s'est penché sur le choix de l'acteur principal. Parmi les propositions, Colin Farrell était le candidat que le réalisateur a

aussitôt vu dans le rôle : parallèlement à sa carrière dans des blockbusters hollywoodiens, il a participé à des productions plus aventureuses (*The Lobster*, *Bons baisers de Bruges*). « Bien sûr, j'ai été immédiatement conquis par cette proposition, confie Kogonada. J'aime sa présence dans les films qu'il a tournés jusqu'alors, les grands comme dans les petits. Les personnages qu'il incarne semblent toujours habités par un combat intérieur. À bien des égards, il est l'intériorité même. Un poète dans la peau d'un personnage majeur. »

Farrell, qui avait vu *Columbus* et avait été séduit par la force tranquille qui en émane, a sauté sur l'occasion. « C'est un réalisateur hors du commun, déclare Farrell. Plus j'avance dans ma carrière d'acteur, plus j'attache de l'importance à l'aptitude d'un réalisateur à créer un monde à partir d'une esthétique visuelle et sonore. Kogonada est un visionnaire dans chacun des domaines de son univers cinématographique. Il est animé à la fois par la passion et par une vision claire. » Jake tient un magasin de thé, ce qui est aussi exotique dans le futur que de posséder une boutique de disques vinyles de nos jours. Les clients n'affluent pas à la boutique, mais c'est un bon mari et un bon père. La panne de Yang précipite Jake dans une espèce de crise de la quarantaine, faisant naître en lui le désir a posteriori de partager davantage avec ce presque fils désormais éteint.

« Nous avons parlé de la quête de Jake, la quête d'une chose tangible et réelle, mais empreinte de mystère, explique Farrell. C'est la feuille de thé qui représente cela. Il peut la sentir, la toucher, la planter, la cueillir, l'infuser, l'ingérer. Quant à Yang, il représente une autre sincérité, celle de l'artifice. » Le personnage de Yang jette un pont entre l'ancien et le nouveau. Pendant leurs conversations avant et pendant le tournage, Kogonada et Farrell ont aussi discuté du statut de Jake au

sein de sa famille. « Sa femme réussit professionnellement et comme mère, tandis que Jake a toutes les peines du monde sur ces deux plans et se renferme de plus en plus, précise Kogonada. Mais peut-on trouver un sens à la vie en assumant plus de tâches ménagères au sein du foyer ? Ou faut-il encore surmonter une conception erronée et pourtant persistante de la virilité ? »

Le réalisateur évoque la volonté de Farrell de s'attaquer à toutes les subtilités d'un personnage dont la frustration initiale – Yang pourrait tout aussi bien être un simple grille-pain cassé – débouche sur un sentiment de perte diffus. « Il s'est révélé maître dans l'art de jouer les notes silencieuses, comme un musicien de jazz chevronné qui comprend le pouvoir de la retenue, se rappelle Kogonada. C'était un cadeau de voir et de vivre cela. »

Justin H. Min, l'une des deux étoiles montantes de la série Netflix *Umbrella Academy*, a lui aussi été désireux de plonger dans les abysses d'un scénario suggestif. Il incarne Yang avec un mélange de stoïcisme et de sincérité – même s'il ne s'agit que d'une fonction de sa programmation. « En tant qu'Américano-Asiatique, j'ai ces pensées en permanence, confie Min. Qu'est-ce qu'être asiatique ? Suis-je asiatique parce que je parle une langue asiatique ? Parce que j'ai une apparence particulière ? Parce que je sais plein de choses sur l'Asie ? Cela fait-il de moi un Asiatique ? Toutes ces questions sont examinées encore plus en profondeur avec l'idée d'un robot 'asiatique' ».

Kogonada et son équipe ont mis beaucoup de soin à trouver le bon Yang : un acteur qui soit capable de dénoter une certaine étrangeté, sans cependant en faire trop. Ils ont scruté des heures de vidéos d'audition. « Quand Justin a lu son texte, il y avait dans sa voix quelque chose de fascinant, se rap-

pelle le cinéaste. Je me suis penché sur l'écran et, pour moi, c'était Yang. Une aura de vulnérabilité et de réalisme mais aussi un peu de surnaturel étaient palpables autour de Justin. Dans notre film, Yang est une énigme, dont nous découvrons les strates les unes après les autres. » Justin H. Min se rappelle avoir lu le scénario à bord de l'avion qui le ramenait de vacances à Hawaï. Sa réaction n'était pas du tout digne de Yang. « J'ai éclaté en sanglots, au point que la personne assise à côté de moi s'est sentie obligée de me demander si ça allait. Un lien viscéral m'unissait déjà à Yang. »

Les rôles pivots de l'épouse de Jake, Kyra, et de leur fille Mika sont interprétés par Jodie Turner-Smith (*Queen and Slim*) et une jeune actrice prodige de neuf ans Malea Emma Tjandrawidjaja. Ces deux personnages sont déstabilisés lorsque Yang disparaît soudain de leurs vies. Concernant Mika, explique Kogonada, « Malea est la première personne que nous avons auditionnée pour ce film, et ce bien avant que le casting ne débute officiellement. C'était clair, nous avons trouvé notre Mika. J'avais vu une vidéo virale d'elle interprétant l'hymne national, et notre directrice de casting est allée la trouver pour voir si elle savait jouer. On l'a filmée, et elle s'est imposée comme une évidence. Elle devait avoir tout juste six ou sept ans à l'époque. »

Jodie Turner-Smith est le pendant idéal du Jake interprété par Farrell : elle sait irradier l'assurance de la « matriarche » qui fait bouillir la marmite mais aussi faire preuve de sensibilité et de douceur envers son mari et leur fille qui sombrent dans le désespoir de la perte, une perte qu'elle peinait à comprendre au début. « Jodie a été et reste une révélation en tant qu'actrice et elle continuera à crever l'écran, déclare Kogonada. J'en suis sûr. Elle est si talentueuse et recèle une telle richesse intérieure. Elle a incarné Kyra avec une grâce et

une sensibilité inouïes. Kyra est un univers en soi. Elle est presque l'équivalent humain de Yang, sauf que la responsabilité de toute la famille repose sur ses épaules. Quand on la voit endormie à la fin, c'est d'un sommeil bien mérité. »

« Je crois qu'au début Kyra ne s'en fait pas trop dit Turner-Smith en riant, elle voit juste son mari soucieux de réparer l'assistant. Mais la mort de Yang l'entraîne dans une sorte d'introspection. Interpréter le rôle de Kyra a fait appel à toutes ces régions paisibles en moi que je visite rarement parce qu'on attend généralement de moi plus d'audace, d'insolence et de dureté. Ce qui m'a interpellée ici est que si Kyra est une femme forte, au sens où la réussite lui sourit, elle n'en fait pas moins l'expérience de la solitude dans le seul endroit où elle s'y refuse, dans son propre foyer. »

La mystérieuse Ada complète le quintet de personnages principaux. Elle apparaît une première fois, rôdant autour de la maison de Jake désertée par la famille, puis dans une des banques de données de Yang, sous la forme d'un message codé. Il y a bien un lien entre elle et Yang. Pour ce personnage, addition de Kogonada à la nouvelle, le réalisateur ne voyait qu'une personne : Haley Lu Richardson, la jeune actrice qui partage la tête de l'affiche dans *Columbus* et a fait des apparitions très remarquées dans *The Edge of Seventeen* et *Split*. « Kogonada respire la créativité, le sens du travail en équipe et la sérénité, confie-t-elle. Je veux être dans tout ce qu'il fait. »

« Haley Lu m'est indispensable, explique le réalisateur, enchanté par leur collaboration. Je lui voue une confiance sans bornes. J'ai mis *Columbus* sur ses épaules, et elle l'a porté avec une grâce et une détermination incomparables. Elle ne pouvait pas se dérober aux regards, il n'y avait pas beaucoup d'endroits où se cacher dans le film, pas beaucoup d'intrigue

ou de couverture. Elle devait être présente en permanence, et elle a fait bien plus que cela. Haley Lu vous met en harmonie avec l'instant et des strates d'émotion enfouies. »

Haley Lu Richardson reconnaît que l'idée d'interpréter Ada a tourné à l'obsession pour elle, jusqu'à calquer son comportement sur celui décrit dans le scénario et à se maquiller et se coiffer comme le personnage. L'actrice s'en explique : « Cette transformation radicale m'a aidée à me glisser dans le personnage d'Ada, qui désespère de trouver sa personnalité. » Elle a aussi apprécié la direction d'acteurs de Kogonada. « Je connaissais la maxime 'moins, c'est plus', mais je ne comprenais pas complètement le lien avec l'interprétation et la réalisation jusqu'à ce que je tourne dans *Columbus* », explique Richardson. « Il m'a ouvert les yeux sur le fait qu'il peut être bien plus efficace d'être dans la retenue et d'amener les gens à s'interroger plutôt que de les gaver de réponses. »

Construire le futur : décors, image, bande-son

Chose exceptionnelle pour un film dont l'action se passe dans des dizaines d'années, *After Yang* se déroule principalement au domicile d'une famille : à la table de la cuisine, dans des chambres et des couloirs faiblement éclairés. Il fallait que ce soit une maison particulière, qui porte les stigmates d'une crise environnementale tout en témoignant de la préférence de Kogonada pour la technologie douce et un futurisme quasi invisible. « Ce n'est pas un film de science-fiction avec vaisseaux spatiaux, lasers et voyages dans l'espace, explique Colin Farrell. Il est ancré dans un monde qui, bien qu'il ne soit pas nommé, devrait être reconnaissable par chacun d'entre nous parce qu'il n'est pas si différent du nôtre. Nous l'avons pensé comme un monde au bord d'une catastrophe climatique planétaire, ce qui a entraîné un retour à un mode de vie mixte, mi-urbain mi-rural. Dans les villes de la planète, les habitants se sont mis à cultiver sur les toits. »

Kogonada espérait trouver une maison qui soit originale, sans être trop grande ni trop luxueuse. Pouvait-on en trouver une qui rappelle les constructions dans le style « californien moderne » développé au milieu du XXe siècle par Joseph Eichler ? De dimensions modestes, celles-ci donnaient cependant une impression d'espace grâce à leurs façades vitrées, leur plan libre et leur patio. « Il a beaucoup été question de placer un arbre en son centre », dit Kogonada, évoquant sa passion pour le réalisateur de films d'animation Hayao Miyazaki, qui intègre souvent la nature dans ses images. Cette quête s'est avérée difficile. Mais heureusement il y a trois maisons Eichler aux portes de New York, dans le comté de Rockland. Ce sont les seules qui aient été construites sur la Côte Est. Et l'une d'elles était inhabitée.

« Comme nous n'arrivions pas à contacter le propriétaire, nous avons patrouillé dans le coin et trouvé la maison » explique la chef décoratrice Alexandra Schaller. « On ne voyait pas à l'intérieur parce que la maison a été conçue pour offrir une grande intimité, clôturée de toutes parts. Nous avons frappé à la porte. Comme personne ne répondait, Kogonada a dit, ce n'est peut-être pas fermé. Il a appuyé sur la poignée, et la porte s'est ouverte ! Cette maison inhabitée était une toile vierge pour nous. » Elle était entièrement dépouillée : murs blancs, sols en béton, se rappelle Kogonada. « J'ai juste pensé, oh, c'est notre maison maintenant ». Après cette intrusion, la production a obtenu du propriétaire l'autorisation de rénover la maison pour les besoins du tournage serré de 29 jours. « Nous voulions que l'arbre soit un personnage du film, ajoute la chef-déco. Il a été très compliqué de trouver le bon. Nous avons fait la tournée des pépinières pour rencontrer l'arbre en personne ! Et à la fin du tournage, nous ne l'avons pas abattu. Nous l'avons planté, il restera dans cette maison jusqu'à la fin de ses jours. »

Comme les décors, les costumes (créés par Arjun Bhasin) suggèrent l'abandon des fibres synthétiques, au profit de matières durables et renouvelables. « Aucun des vêtements que nous portions ne contenait de plastique, se rappelle Haley Lu Richardson. On devinait qu'il s'était passé des choses, sans doute graves, qui n'étaient pas montrées à l'écran. Les gens avaient vécu quelque chose de violent. » « Nous avons beaucoup parlé de la relation entre les émotions, les êtres humains et l'espace » explique le directeur de la photographie Benjamin Loeb (*Mandy, Pieces of a Woman*), qui signe ici sa première collaboration avec Kogonada.

« C'est notre goût commun pour les plans moyens et larges, surtout ceux du grand réalisateur japonais Yasujiro Ozu, qui nous a rapprochés », se rappelle Loeb. « Je me suis souvent retrouvé dans des situations où un réalisateur disait inmanquablement : 'Comme c'est un moment d'émotion, il faut faire un gros plan sur le visage pour que l'on puisse voir les yeux'. Au contraire, je trouve que cela nuit en quelque sorte à la scène. Langage corporel, vide, trop-plein – autant de sujets qui ont nourri mes conversations avec Kogonada. » « Le courant est passé immédiatement avec Benjamin Loeb. Nous ressentons beaucoup de choses de la même manière. Et nous n'en sommes qu'au début de notre collaboration, explique Kogonada. Nous avons instauré le rituel de manger des *ramen* ensemble sur le tournage. Nous parlions de choses et d'autres ainsi que de nos conceptions de *After Yang* et du cinéma en général. La soupe que nous mangions en est devenue le symbole. »

Kogonada possède une connaissance quasi encyclopédique du cinéma : une profonde passion pour le langage cinématographique qu'il a le don de partager avec élégance. Farrell l'appelle volontiers « professeur ». Pendant des années, Kogonada a ciselé des courts-métrages de montage, des essais

cinéphiles très appréciés, dont un grand nombre pour le compte de l'éditeur Criterion. *After Yang* engage un dialogue avec d'autres films, mais c'est d'abord une réflexion sur le sens de notre existence dans ce monde. En point d'orgue, un moment d'intimité entre Jake et Yang, qui boivent un thé à la cuisine. Ils font tourner les feuilles dans leur tasse et dégustent leur thé tout en bavardant. Il se peut que Jake se rappelle cette scène à travers le filtre du chagrin, à moins que ce ne soit Yang lui-même qui rejoue la conversation en boucle dans sa carte mémoire. Jake cite un passage d'un vieux documentaire de 2007, dont il se souvient à moitié, *All in This Tea*, en imitant Werner Herzog. « Colin en fait une imitation extraordinaire, mais il a dû descendre d'un cran parce que quelqu'un comme Jake n'aurait pas cette aptitude. C'est un Herzog version light », confie Kogonada.

Mais même sur le mode de la citation, cette scène a une charge émotionnelle qui l'élève au-dessus du simple hommage. S'agit-il d'un homme qui aurait aimé savourer ces moments de parentalité ? De quelqu'un qui aurait rêvé de transmettre son affaire à son fils ? Et que dire de l'ironie d'un robot asiatique qui connaît la moindre anecdote sur l'histoire du thé de Chine mais ne peut pas connaître sa saveur ni le savourer ? On entend le clapotis métallique de la boisson dans le réservoir-estomac de Yang. « Cette scène traite de la perte, de la mort d'une sorte de naïveté et d'innocence, explique Farrell. Le propos de Kogonada est complexe. Il demande aux acteurs de mettre sur la table chaque parcelle de leur humanité, chaque peur, chaque espoir, tout l'amour qu'ils peuvent éprouver. »

Une autre référence cinématographique de taille est introduite par une chanson que la jeune Mika chante à son père. (C'est Yang qui la lui a apprise, explique-t-elle) « I wanna be... I wanna be just like a melody », chantonne Mika, qui ne réalise

pas combien ces paroles peuvent être émouvantes dans la bouche d'un robot. Plus tard, nous voyons Ada lors d'un concert, chantant la même chanson. Il s'agit encore d'un souvenir de Yang. Cette chanson digne des Beatles est *Glide*, de la bande-son de *All About Lily Chou-Chou*, film culte japonais de 2001 de Shunji Iwai. « Je rêvais de faire revivre cette chanson, explique Kogonada. Le film lui-même a pour sujet un adolescent japonais victime de harcèlement. Sa bouée de sauvetage est cette chanteuse quasi mythique. Cette admiration tourne à l'obsession. Bref, cette chanson me hante depuis vraiment très longtemps. »

Lorsque le réalisateur a contacté la chanteuse Mitski pour lui proposer d'interpréter la nouvelle version hypnotique du thème de *After Yang*, il s'est avéré qu'elle était aussi une inconditionnelle de *Lily Chou-Chou*. Un thème supplémentaire a été composé expressément pour le film par le célèbre musicien oscarisé Ryuichi Sakamoto. Les autres scores sont signés Aska Matsumiya. « J'ai encore peine à croire que Sakamoto a composé un thème pour notre film, dit Kogonada. C'est depuis longtemps mon compositeur préféré. Je rêvais de le rencontrer pour lui dire combien je l'aime, lui et sa musique. Qu'il ait pris le temps de s'impliquer dans le film, qu'on ait pu échanger, qu'il m'ait offert un livre, cela dépasse toutes les espérances. J'emporterai cela avec moi dans ma tombe en souriant, à moins que je ne fredonne l'air qu'il a composé ! »

Et le cinéaste de poursuivre : « Aska complète Sakamoto à merveille. Elle est aussi une admiratrice de longue date de Sakamoto. Il l'a aussi beaucoup influencée, en tant que compositrice de musique de film, mais aussi en tant que musicienne expérimentale. Comme lui, Aska a reçu une formation musicale classique avant de se tourner vers la musique expérimentale et underground, et elle compose maintenant pour

le cinéma et des installations artistiques. Elle est vraiment très forte. Elle a réussi à créer une bande-son entière à partir du thème de Sakamoto. Pour cela, elle a entré le thème de Sakamoto dans un programme d'intelligence artificielle, qui l'a restitué transformé en quelque chose de nouveau. »

De manière opportune pour un film sur les souvenirs, la famille se retrouve à un moment donné face à une caméra vidéo. Ils participent tous les quatre à un concours de danse à l'échelle de la planète. On les voit synchronisant leurs pas, animés par l'espoir de se qualifier pour le tour suivant. « Je pouvais me figurer un monde dans lequel nous interagissons de cette manière, dit Min. Dans une certaine mesure, nous le faisons déjà. Si seulement je dansais mieux... » Cette scène établit involontairement un lien entre *After Yang* et l'époque actuelle saturée de réunions Zoom et, par extension, avec une autre crise environnementale, bien réelle celle-ci, la pandémie. L'analogie n'a pas échappé au réalisateur, qui l'analyse par une référence cinématographique.

« Ce que j'aime par-dessus tout dans *Voyage à Tokyo* d'Ozu, explique-t-il, c'est que le film aborde notamment la dévastation de la ville après les bombardements incendiaires de la Seconde Guerre mondiale. Cent mille morts. Un million de sans-abri. Le film ne fait pas état de la désolation, pas plus qu'il ne montre Tokyo en ruine. Il est pourtant habité par un profond sentiment de perte. C'est une histoire de fantômes sous des dehors de drame familial. À l'heure actuelle, le monde entier vit le traumatisme d'une crise mondiale. C'est dans ce contexte que nous posons la question : où trouver du sens ? J'espère que mon film parle du moment présent, qu'il s'agisse de la pandémie ou seulement de la vie en soi. »

Credits



L'équipe du film

**Réalisateur, Scénariste
& Monteur**

Kogonada

Producteurs

Theresa Park
Andrew Goldman
Caroline Kaplan
Paul Mezey

Producteur exécutif

Philipp Engelhorn

Producteur pratique

Becky Glupczynski

Producteur associé

Alexander Weinstein

Basé sur la nouvelle

"Saying Goodbye to Yang" du livre *Children of the New World* par Alexander Weinstein

Directeur de la photographie

Benjamin Loeb, FNF

Chef décorateur

Alexandra Schaller

Chef costumière

Arjun Bhasin

**Superviseur des
effets visuels**

Ilia Mokhtareizadeh

Credits

Éditeur de son	Ruy García
Avec la chanson	"Glide"
Interprété par	Mitski
Écrit par	Takeshi Kobayashi
Compositeur de thème	Ryuichi Sakamoto
Compositeur	Aska Matsumiya
Directeurs de casting	Rebecca Dealy Jessica Kelly

Les acteurs

Jake	Colin Farrell
Kyra	Jodie Turner-Smith
Mika	Malea Emma Tjandrawidjaja
Yang	Justin H. Min
Lilian	Orlagh Cassidy
Russ	Ritchie Coster
Cleo	Sarita Choudhury
George	Clifton Collins Jr.
Vicky	Ava Demary
Double 1	Adeline Kerns
Double 2	Ansley Kerns
Ada	Haley Lu Richardson
Wei	Takeo Lee Wong
Aaron	Brett Dier
Erin	Kara Young

Credits

Faye	Eve Lindley
Nico	Nana Mensah
Ling	An-Li Bogan
Nancy	Deborah Hedwall
La mère de Min	Katie Honaker
Danseurs	Alberto Del Saz Jesse Kovarsky Marcella Lewis Maria Majoli Toni Melaas Mina Nishimura Lily Ockwell Jc Shuster Megan Williams



A24

New York

info@a24films.com
646-568-6015

Los Angeles

infoLA@a24films.com
323-900-5300